

XYZ. La revue de la nouvelle



Le danseur

Louise Levasseur

Numéro 92, hiver 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3023ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Levasseur, L. (2007). Le danseur. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (92), 50–56.

Le danseur

Louise Levasseur

Je m'appelle Frédéric. Je suis violoniste. Mes parents m'ont fait prendre des leçons de violon dès que j'ai eu quatre ans. Depuis, j'y travaille sans relâche et j'aurai bientôt vingt-trois ans. J'ai fréquenté le Conservatoire de musique de ma ville et j'ai participé à de nombreux concours musicaux où j'ai eu l'honneur de remporter quelques palmes. C'est pourquoi je prétendis que, malgré mon jeune âge, je pouvais sans rougir poser ma candidature pour obtenir un poste au sein de l'orchestre symphonique de ma localité. Une chaise en effet venait de se libérer dans la section des premiers violons et je me suis cru investi du talent nécessaire pour l'occuper.

Il faut dire que je crevais de faim, littéralement. Je n'avais plus rien, à peine un toit pour me couvrir. Je refusais de vivre chez mes parents qui pourtant m'offraient le gîte avec insistance. Mais comme à dix-sept ans j'avais claqué la porte de leur demeure en me jurant de ne plus y revenir, je ne m'autorisais pas à désavouer cette promesse, même si les derniers huards de ma dernière bourse d'études s'étaient envolés il y avait plus de trois mois.

J'avais aussi offert mes services à divers petits ensembles, orchestres de chambre ou quatuors, pour me rendre compte assez tôt que ces formations bataillaient autant que moi pour survivre ; financièrement, on ne pouvait rien faire pour m'aider. C'est d'ailleurs à l'occasion de ces démarches que j'ai fait la connaissance de Marion, une contrebassiste amoureuse de sa contrebasse, que j'ai dû héberger parce que son concierge l'avait rendue à la rue d'où elle venait.

À presque vingt-trois ans, j'ai bien sûr émergé depuis longtemps de cette période de mon adolescence où le monde était à remettre en question ; mais j'en conserve néanmoins quelques séquelles qui, je crois, teintent encore mon existence.

J'avais six ans à mon entrée au Conservatoire. Mes parents m'enfoncèrent alors d'un seul coup dans un univers rigide fait de discipline extrême que peu d'enfants ont à subir. Mais j'exagère quand je dis subir, car j'étais déjà conscient du don dont la nature

m'avait doté, ce qui à cet âge engendrait chez moi un sentiment de supériorité. Une page différente devait s'écrire sur mon compte, je me démarquais des gamins qui jouaient dans la cour de l'école primaire que je ne fréquentais que par devoir légal. Si je m'étais écouté, j'aurais laissé tomber les leçons de grammaire et de mathématiques pour me concentrer sur la musique. J'acceptai cependant les règles strictes que mes parents et mes maîtres m'imposèrent et je peux affirmer aujourd'hui que je ne subissais pas mon sort, mais y répondais comme on répond à un appel divin.

Quand même. Vinrent l'adolescence et ce goût plutôt futile d'agir autrement. J'ai bien pensé à me teindre les cheveux, en vert, et à me faire percer le mamelon gauche, mais je ne l'ai pas fait, je n'ai même jamais formulé cette pensée à qui que ce soit, pas même à Marion. J'en parle aujourd'hui pour la première fois, sans doute parce que je me sens un peu déprimé et que ces petits désirs de révolte, qui à l'époque me paraissaient dépravés, me semblent maintenant si vides de signification que je me demande pourquoi je les évoque.

Car il y eut pire. J'ai eu cette querelle avec mes parents qui voulaient me faire quitter ma ville pour en gagner une autre, là où les écoles de musique sont plus prestigieuses et les maîtres plus sévères. Pour ma part, je sentais que j'avais donné le meilleur de moi-même et qu'il n'y avait plus de place en moi pour la moindre exigence supplémentaire. Je travaillais vingt heures par jour, j'en dormais quatre et je ne voyais pas comment j'aurais pu offrir plus. Le projet de mes parents me terrorisait. La seule façon de m'en sortir était de me sauver, en agitant mes propres ailes, ce que j'ai fait sur un coup de tête alors que personne ne s'y attendait, pas même moi. Je suis parti en pleine nuit, en courant, pour me réfugier chez l'un de mes professeurs de qui j'ai obtenu un appui immédiat. Il m'hébergea quelque temps (il comprenait la crise que je traversais, il me sembla si bien en connaître le chemin que je l'ai soupçonné de l'avoir déjà emprunté; mais il ne voulut rien me révéler là-dessus).

Puis je me suis affranchi de lui, aussi, et j'ai vécu de bourses d'études en prix d'excellence, jusqu'à ce jour où, mes études enfin terminées, je n'ai plus rien eu.

Mais il est faux de prétendre que je n'avais rien quand je possédais cette admiration sans borne pour le Danseur. Le Danseur, c'est mon idole depuis toujours. J'étais habité du désir farouche de le voir danser devant moi, pour moi, dans le halo d'un projecteur qui n'aurait d'yeux que pour lui, d'y suivre son mouvement en me demandant comment planer tel un oiseau et comme lui embrasser d'un seul regard le monde entier. Il fut le danseur étoile de toute la planète, une auréole flotte en permanence sur sa tête, je la voyais sur cette affiche où son nom et sa grandeur s'étalaient comme un dessert sur une nappe blanche. Le Danseur, divinité vieillissante livrant ses derniers tours de piste, viendrait bientôt ennoblir la ville de sa présence, ma ville, celle qui abrite ce petit logement que je partage avec ma colocataire amoureuse de sa contrebasse. Le Danseur viendrait dans ma ville : aurais-je enfin l'intime, l'infini, le sublime plaisir de le voir danser ? En personne ? En chair et en os ? Lui en chair, moi en os ?

Pas un sou en poche et le billet coûtait quatre-vingts dollars. Et encore, pour une place au balcon !

J'étais affalé dans le fauteuil défoncé de mon appartement minable. La vue de cette affiche placardée au centre-ville m'avait subtilisé ce qui me restait de courage. J'étais dans cet état d'abattement quand arriva Marion.

Elle venait sans doute de la station de métro où elle a une place réservée et où elle gagne ce qu'il faut pour payer notre loyer, en jouant pour les passants. Je la vis me fixer en entrant, ne pas me quitter des yeux alors qu'elle sortait sa contrebasse de son énorme étui. Elle appuya l'instrument contre le mur et en caressa les courbes avant de venir vers moi. Pour remarquer que je n'allais pas très bien. Ce que je confirmai. J'expliquai à Marion que la venue du Danseur dans la ville me causait tout un émoi, à cause de sa prestance, à cause de son talent, à cause de mes poches vides. Marion réfléchit un moment, mais peu de temps. Elle conclut que je n'avais maintenant plus le choix (la solution lui paraissait évidente). Je m'y résignai en haussant les épaules, avec entrain Marion offrit de m'accompagner.



C'est ainsi que je me retrouvai au coin d'une rue du centre-ville, à quelques mètres de cette affiche annonçant la prestation prochaine du Danseur qui incarnerait la perfection dans le ballet *Giselle*. À mes pieds l'étui de mon violon, entre mes bras mon violon. À côté, Marion. C'est cependant dans mon étui que tintaient les pièces qu'y jetaient les passants. Nous formions un excellent duo, la foule semblait ravie et l'argent sonnait. Nous jouions depuis plusieurs heures, en fait depuis midi et les cloches de six heures allaient bientôt résonner. Nous avions l'ambition de celui qui voit sa richesse prendre de l'ampleur, nous refusions que cesse le mouvement et nous étions comblés par cet auditoire inlassable qui s'arrêtait devant nous trois minutes pour après disparaître et se renouveler comme un phénix.

Un peu de fatigue s'accumula et je commençai à perdre ma concentration. Sans m'efforcer davantage, je me plus à laisser voler mon imagination, je me voyais perché sur le clocher de l'église, tout près, comme cette corneille, à me moquer de ce petit violoniste qui s'agitait au ras du sol. Cette vision de moi-même me rappela soudain cette prétention incongrue que j'avais eue de tenir une place parmi les premiers violons de l'orchestre symphonique de ma ville.



Mon formulaire de demande d'emploi avait été posté un mois plus tôt. J'avais reçu un appel du directeur artistique me convoquant à une audition anonyme. Je m'y étais rendu. Quelqu'un, anonyme lui aussi, m'avait fait m'installer derrière un paravent en expliquant que les recruteurs se trouvaient de l'autre côté. J'ai joué, tentant de deviner les réactions de mes auditeurs aveugles. Je serais jugé pour ce que je valais, non pas pour mon apparence ni mon nom ; procédé juste s'il en est. N'empêche, j'ai belle apparence et un joli nom. Frédéric Jolicœur, c'est mélodieux. Je n'ai pas les cheveux verts, je n'en ai que l'envie. Mon mamelon gauche est toujours vierge, mais quand bien même, on n'aurait pas été jusqu'à me demander de me

dévêtir. Tout en jouant, je me voyais déjà membre de cette formation, entouré de quatre-vingt-dix confrères et consœurs, maniant mon archet selon les directives du violon solo, modulant mes émotions sur celles du maestro. Je m'imaginai vêtu de noir, en tout point semblable à mon collègue de droite, ressemblant à ma collègue de gauche, rien ne devant, de par mon attitude ou mon apparence, différer, trancher, attirer l'attention plus qu'un autre. Je faisais partie d'un groupe et devais m'y fondre, laissant l'exclusivité du regard au soliste, au maestro. Je pensai à ce que serait la vie d'un musicien d'orchestre s'il devait paraître sur scène en habit de semaine, jeans troués et tee-shirt imprimé. Je me laissai aller à inventer comment je me sentirais ainsi, en retrait du reste du monde, regardé, méprisé, hué. Congédié avant même d'être embauché. Je serais malheureux, je me cacherais dans la marginalité pour n'en plus ressortir, mon rôle effacé du jeu, ces années d'ardeur, d'efforts depuis tout petit, complètement anéanties. Soudain je n'eus plus cette envie secrète de cheveux verts ni même de sein perforé. Je terminai ma prestation anonyme en tremblant que l'on ait perçu à travers le paravent la source intime de cette inspiration impromptue.



Je suis habitué aux longues heures de répétitions. Mais à jouer ainsi au coin d'une rue, la tâche me sembla plus harassante que d'habitude. Il faut dire que j'avais à me préoccuper de Marion, il fallait la suivre, l'attendre, m'accorder avec elle. Mais avec Marion, tout finit toujours dans l'harmonie. Je l'admirais du coin de l'œil, et enviais cette contrebasse de se lover entre ses jambes, de se tenir tout contre elle, de percevoir la chaleur de son corps et de s'en nourrir. À sentir ses doigts courir le long de mon échine, j'aurais moi aussi poussé de ces soupirs profonds et pleins d'âme. Mais les caresses de Marion ne sont pas pour moi, elle les réserve pour des amours plus féminines dont les formes lui rappelleront celles de sa contrebasse chérie.

Ainsi je vois le corps du Danseur, masculin avant d'être autre, mais trop parfait pour n'être qu'un homme. La grâce et l'élégance

sont des qualités toutes féminines, il les possède si bien qu'il devient Elle et Lui, tout à la fois. La force du Danseur le propulse, sa délicatesse le reçoit. Aux côtés de Marion qui joue, près du Danseur sur l'affiche, je ne suis qu'un pantin maladroit qui s'enfarge dans ses souliers de bois. Je n'ai pas les formes qui plaisent à Marion, je n'ai pas l'agilité nécessaire pour suivre le Danseur. Pourtant je les suivrais tous les deux, aussi loin qu'il leur plairait de m'emmener, j'épouserais leurs phantasmes et me laisserais envahir par tout ce qu'ils sont.

Les cloches ont sonné. L'angélus me tira de mes rêveries et je proposai à Marion de faire des calculs. Nous nous sommes accroupis et, dans un geste qui me sembla disgracieux, nous comptâmes les pièces (redevenu corneille, je me faisais rapace, ce qui n'est pas mon ordinaire). Il y en avait beaucoup, nous les empilions par séries et parfois même trouvions quelques billets chiffonnés. Le compte m'impressionna. Non seulement y avait-il assez pour voir danser le Danseur, mais encore pouvais-je me permettre un siège au parterre ! Et en plus, Marion m'accompagnerait !

L'exploit était si grandiose, ma joie si profonde que je dus me retenir pour ne pas aller tout dépenser au café d'en face. Notre richesse momentanée ne nous permettait pas de boire à notre succès. Afin d'éviter la tentation, Marion et moi nous nous rendîmes sans tarder au théâtre béni qui m'offrait le spectacle de ma vie. Quelle fierté ai-je ressentie lorsque Marion, triomphante, étala devant le guichet notre trésor composé de centaines d'espèces sonnantes et rébuchantes, plus quelques billets déchiffonnés. Le caissier fit une drôle de tête, mais je ne crois pas que nous l'ayons remarqué sur le coup. Du moins pas moi.

Les deux précieux billets en poche, je suis revenu à la maison. Marion m'avait quitté parce qu'elle avait un rendez-vous. Je suis rentré seul avec l'intention de goûter ce moment de grâce en flânant dans le fauteuil défoncé. Franchissant le seuil, je mis le pied sur une enveloppe : le facteur était passé. Je la décachetai aussitôt puisqu'elle portait le sigle de l'orchestre symphonique de ma localité. À l'intérieur, une lettre signée par le directeur artistique. On m'annonçait mon embauche comme violoniste, section des premiers violons,

au sein de la formation. On était ravi de m'apprendre que mon contrat prenait effet dès maintenant, que je devais répéter la partition de *Giselle* qu'on me ferait parvenir par courriel de façon à ce que je sois prêt pour la première représentation qui avait lieu le 13. Je fouillai dans mes poches pour en ressortir les billets. C'était bien le 13. On me demandait de me vêtir de noir, intégralement, car je jouerais dessous, dans la fosse, et que je devrais y disparaître. Pour laisser toute la place au Danseur qui, lui, brillerait sur la scène au-dessus de moi, dans une envolée que je ne verrais jamais...

□

Marion a donné mon billet à une amie, je n'ai pas voulu le lui vendre puisque mes nouveaux cachets me permettent toutes sortes de largesses. Elles sont entrées au théâtre bras dessus, bras dessous. Pendant que je jouais, j'imaginai les pas du Danseur s'accordant à ma musique, se joindre à elle dans une communion parfaite, presque charnelle. L'inspiration lui est venue de la fosse, j'ai fait danser le Danseur. Tout au long je devinais que la foule retenait son souffle, j'aurais plaqué mes deux mains sur mes oreilles pour ne pas entendre exploser les applaudissements. Mais je devais ne poser aucun geste de nature à me démarquer du groupe. Je suis resté assis calmement, à ma place. À la dernière représentation, le Danseur est descendu dans la fosse pour saluer notre violon solo. J'ai levé les yeux sur lui mais il ne m'a pas regardé.